

DOIT-ON CHASSER LES ANGLICISMES ?

« **N**ous en avons assez de ce snobisme imbécile qui consiste à remplacer les expressions françaises par du mauvais anglais ! », s'insurge un lecteur de *La Croix*. Vous êtes nombreux à réagir ainsi, à manifester un certain agacement. Mais doit-on s'inquiéter pour autant de voir les « *brainstorming* » ou « *conf call* » envahir notre quotidien de travail ?

On argue souvent de la prétendue simplicité de l'anglais. Valérie Spaëth, professeure à l'université Sorbonne-Nouvelle et historienne de la francophonie, constate que l'anglais est « associé dans les esprits à son côté fonctionnel. C'est pour cela qu'il est la langue des échanges commerciaux depuis le XVIII^e siècle. » De son côté, Yves Gingras, professeur d'histoire et de sociologie à l'université du Québec à Montréal, estime que « ces ajouts répondent à une mode et résultent d'un manque d'imagination linguistique. Après tout, la langue française est flexible. Au Québec, à la place de "e-mail", nous utilisons le terme "courriel", contraction de courrier et électronique. On comprend tout de suite de quoi on parle. » Parfois l'anglais présente ses avantages. Geneviève Peillon, cheffe du service révision de *La Croix*, avance ainsi le cas de « pop-up » dont « la prononciation (traduction de "surgir") fait penser immédiatement à la petite fenêtre pu-

blicitaire qui jaillit sur la page Web. » « Pop-up » figure d'ailleurs parmi les anglicismes apparus dans le dictionnaire.

Le phénomène n'est pas récent et ne surprend pas Édouard Trouilleux, lexicographe aux éditions Le Robert. « *L'intégration de nouveaux mots participe à l'évolution d'une langue. Avant l'anglais, le français s'est enrichi de mots arabes, italiens ou même allemands. On retrouve aussi des mots français dans d'autres langues.* » Il sait le sujet sensible. « *Nous sommes toujours très prudents avant d'ajouter un anglicisme dans notre dictionnaire. En plus du nombre d'occurrences relevées, entre autres dans la presse francophone, il est surtout important que son sens soit fixé et qu'il n'y ait pas d'équivalents français déjà répandus* », explicite-t-il.

Il reste cependant une différence entre ces ajouts, auxquels une présence dans le dictionnaire offre une certaine légitimité, et les termes que les Français utilisent au quotidien. Sur ce point, la place occupée par la langue de Shakespeare ne souffre d'aucune concurrence. « *Le français emprunte surtout des mots lexicaux aux langues étrangères, comme le nom turc houmous (spécialité culinaire), alors qu'il emprunte à l'anglais des lexies (une lexie désigne toute unité du lexique, NDLR) de toutes sortes : par exemple, "by", "because", "OMG", "the", "yes", "home sweet home"* », détaille Valérie Saugera, professeure associée de



COLLECTIF FAUX AMIS POUR LA CROIX L'HEBDO

« ON ÉVOQUE UNE LANGUE FRANÇAISE MENACÉE DEPUIS LE XVIII^E SIÈCLE. IL N'EN EST RIEN. »

français à l'université du Connecticut. Il existe une marge entre calquer un mot désignant une recette de cuisine et utiliser sans parcimonie « yes », dont on peut questionner l'enrichissement au « oui » français.

Ces interrogations lexicales sont corrélées à l'hégémonie politique des États-Unis et à la domination culturelle anglo-saxonne. D'autant plus qu'une langue peut être au cœur d'enjeux politiques. Par exemple, le français est un marqueur identitaire des Canadiens d'expression française, le Québec étant une enclave francophone en Amérique du Nord. Yves Gingras voit ainsi dans la langue « *le fondement d'une civilisation* » et reconnaît un décalage entre les deux rives de l'Atlantique : « *Dans leur majorité, les Français ne réfléchissent pas à l'importance de la langue car tout le monde l'utilise. Nous, Québécois, nous nous battons pour la sauvegarder.* » Valérie Spaëth confirme que « *les Canadiens français font preuve d'un attachement militant à leur langue, en partie à cause du contexte. Les Français montrent une approche plus affective.* »

Mais cette vision sentimentale n'empêche pas des mécanismes de défense. Selon Édouard Trouilleux, « *les anglicismes sont souvent critiqués, surtout sur les réseaux sociaux, car beaucoup croient au mythe*

d'une langue pure ». Valérie Spaëth approfondit : « *On*

évoque une langue française menacée depuis le XVIII^e siècle. Dans les études, nous constatons qu'il n'en est rien. »

Que la menace soit ou non réelle, doit-on légiférer pour limiter ces anglicismes ? La loi Toubon de 1994 vise à préserver l'exception culturelle française et diminuer l'usage de l'anglais dans le langage courant. Aux yeux de Valérie Spaëth, « *cette loi est sans doute nécessaire, pour plusieurs raisons. Par exemple, elle impose un exemplaire français de chaque contrat de travail. Mais au-delà de l'institutionnel, il est impossible de légiférer sur une langue car elle fait partie de nous et vit avec ses locuteurs. Ce n'est pas l'alcool ou la cigarette.* »

Ce qui permet à Jacques Toubon d'affirmer, un quart de siècle plus tard, dans *La Croix L'Hebdo*, que le combat n'est pas perdu d'avance : « *Au début de l'épidémie, les médias ne parlaient que de "cluster" et puis, petit à petit, les rédactions se sont mises à parler de foyers de contamination. Et aujourd'hui, avec l'application StopCovid, on parle de traçage, et plus de "tracking".* »

Paul-Joseph Bouladoux

🗨 Vous voulez que nous évoquions un dilemme éthique ? Partagez-le sur hebdo.lacroix@bayard-presse.com



JEANNE FOURNEAU/HANS LUCAS POUR LA CROIX L'HERDO

LE JOUR OÙ

« J'ai compris qu'on pouvait jouer aux échecs en morse »

En 1978, à la suite d'un attentat raté, **Léo Battesti**, jeune militant nationaliste corse, est incarcéré. En prison, il se passionne pour les échecs, après avoir entendu des espions du KGB jouer en morse. Devenu fervent adepte de ce jeu, il a développé la discipline dans l'île.

Paul-Joseph Bouladoux

Les plages corses accueillent encore des milliers de vacanciers, mais à Venaco, au pied du Monte Cardo, le froid et l'humidité vous transpercent déjà au crépuscule. C'est ici, dans son fief, que Léo Battesti raconte son parcours, et notamment sa première nuit à la maison d'arrêt parisienne de la Santé, en 1978. Cette incarcération découla d'un attentat avorté du Front de libération nationale de la Corse (FLNC). Son propos assuré se mâtime de cet humour pince-sans-rire appelé sur l'île la *macagna* et de mots ou expressions en corse (celui du nord, plus rocailleux), pour animer son récit.

« *L'avantage en prison, c'est que l'on mange tôt, vers 17 h 30* », commence-t-il. Horaire parfait pour le jeune détenu qu'il était alors, exténué par sept jours de garde à vue. « *Un jour, je somnolais tout juste quand j'ai entendu des bruits secs et répétitifs sur des barreaux, comme un langage codé.* » Toute la nuit, il imagine qu'il s'agit d'une conversation à ne pas dévoiler, avec peut-être des secrets d'État. Un prisonnier breton lui apprend cependant le lendemain qu'il s'agit de deux détenus du KGB qui jouent aux échecs... en morse ! Léo Battesti, qui entrevoit alors le moyen de tuer le temps, commande un échiquier et se met au jeu. Il progresse en s'affrontant lui-même. « *Je ne peux pas m'ennuyer avec un échiquier* », reconnaît-il. Puis il entame bientôt des parties par correspondance, par courrier : « *On indiquait son coup et une suite possible sur une carte postale verte. Cela pouvait durer plusieurs mois entre deux coups* », détaille-t-il.

Condamné à neuf ans de prison et transféré à la centrale de Melun (Seine-et-Marne), il y organise son « *premier tournoi international, avec des Bretons, des Corses, mais aussi des espions de l'Est... qui savaient tous jouer* », plaisante-t-il avant d'ajouter que sa victoire durant ce tournoi est la seule à ce jour.

Libéré suite à l'amnistie accordée par François Mitterrand en 1981, il tient à finir, « *par correction* », ses parties en cours. Les échecs lui ont en tout cas offert des enseignements : « *Ce n'est pas pour rien qu'on l'associe dans l'imaginaire à la géopolitique. Dans les deux cas, on ne peut pas déplacer un pion sans avoir un plan derrière, quitte à le revoir.* » À sa sortie de prison, il abandonne presque le jeu et concentre son investissement sur l'échiquier politique. Il accède à la direction du FLNC et des différents mouvements nationa-

L'ÎLE AUX ÉCHECS

Aujourd'hui, plus de 50 000 jeunes Corses ont été initiés à la pratique des échecs. En comparant la population insulaire à celle de la France continentale, cela équivaldrait à 12 millions de jeunes concernés par cet apprentissage ! Ces résultats sont possibles grâce à une convention signée en 2008 entre la Ligue corse d'échecs, créée par Léo Battesti, et l'académie de Corse. Ancien élève du Corsican Chess Club, Marc'Andria Maurizzi est devenu cette année, à 14 ans, le plus jeune grand maître international français.

listes publics qui se succèdent. En 1992, deux ans après la division du FLNC, il quitte la mouvance, écœuré par les querelles internes.

En septembre 1994, conscient de ses limites de joueur, il pousse les portes d'un des seuls clubs d'échecs de l'île avec son fils aîné. Il dispose dorénavant de plus de temps, s'investit et tire profit de son tissu relationnel. Pour sa première édition en 1997, le Corsican Circuit de Bastia s'impose comme le plus grand tournoi français ! Mais Léo Battesti s'empare surtout des valeurs socio-éducatives de la discipline. « *L'égalité au départ est parfaite et le facteur chance absent. Quand on perd un pion, ce n'est pas à cause du vent, plaisante-t-il. L'idée a été de sortir d'une vision élitiste et d'axer sur la formation. À quoi ça sert d'avoir la meilleure équipe si personne ne joue ?* » Aujourd'hui, les échecs sont enseignés dans près de la moitié des écoles primaires de l'île. La Ligue corse a compté plus de 7 000 licenciés, soit un Corse sur 44. « *Le taux le plus élevé du monde* », assure Léo Battesti. Mais son expérience politique lui colle à la peau. Ainsi, le célèbre Garry Kasparov l'a invité à raconter l'anecdote des espions soviétiques à Chantal Jouanno, alors ministre des sports, quand celle-ci les a reçus en 2011. « *Elle connaissait mon passé et a ri de l'histoire.* »

En 2020, après deux décennies à la tête de la Ligue corse d'échecs qu'il a créée en 1998, Léo Battesti transmet le flambeau, mais ne peut rester inactif. Il a entre-temps cofondé le collectif antimafia Maffia Nò, a Vità Ié (« Non à la mafia, oui à la vie »). « *Notre but est surtout de sensibiliser, de lutter contre un petit confort intellectuel ambiant qui pousse au déni de la situation insulaire.* »

Cet engagement, comme les précédents, est guidé par la philosophie des échecs. Et si le terme « pion » est connoté de manière péjorative pour les profanes, les joueurs accordent de la valeur à cette pièce. En effet, « *l'adage veut que les pions soient l'âme de ce jeu* », explicite Léo Battesti, avant de conclure : « *On peut les comparer aux citoyens. D'une certaine façon, les échecs nous apprennent que les petites choses font avancer la société. C'est pour cela que je considère que les impulsions doivent être données par la société civile. Les politiques ne sont pas en mesure de régler les problèmes.* » Des échecs à un collectif antimafia, il n'y aurait qu'un pas. Ou plutôt un coup sur le barreau d'une cellule. ♣

Léo Battesti a raconté ses souvenirs dans La Vie, par-dessus tout. Corsica Flash Editions, 2017, 20 €

Claire Marin

« Vivre autrement » ou le temps des ruptures

CAUFEL POUR LA CROIX L'HERDO



L'AUTRICE

Claire Marin enseigne la philosophie dans les classes préparatoires aux grandes écoles à Paris. Elle a publié notamment *Rupture(s)* (L'Observatoire) et *Mon corps est-il bien à moi?* (Gallimard Jeunesse).

LE CONTEXTE

L'ouvrage regroupe ses échanges avec Nicolas Truong, reporter au service débats/idées du *Monde*. Claire Marin y décrypte l'expérience de la perte et ses conséquences, en amont et durant la crise sanitaire.

POURQUOI LE LIRE

Pour voir sous un autre angle les changements dans nos vies, qu'ils soient volontaires ou contraints.

Philosophe de l'intime, Claire Marin estime que nous ne pouvons échapper aux séparations, des épreuves qui s'expérimentent aujourd'hui « sur tous les plans

de l'existence » et cela dans le contexte d'un monde « au sens politique ou écologique, (qui) menace de s'effondrer ».

Ces bases posées, le lecteur se voit happé par le propos, clair et précis. Ses souvenirs afflueront sans doute à l'évocation de la « rupture amicale », qui constitue le « premier grand chagrin et la découverte du malheur ». L'aspect inédit d'une cassure exacerberait donc la souffrance ? Imaginons alors un ouvrage sur le sujet, écrit en pleine crise sanitaire, cette épreuve collective que nous avons découvert récemment. Justement, nous l'avons entre les mains : ce livre est construit autour de quatre entretiens de Nicolas Truong (journaliste au *Monde*) avec Claire Marin, qui se sont déroulés entre mars 2019 et décembre 2020. Nous savons l'exercice soumis aux hasards du calendrier et l'un de ses charmes consiste même à y déceler ses incidences.

Ainsi la troisième rencontre, qui se tient durant le premier confinement, apparaît d'abord comme une rupture par rapport aux échanges précédents. Pourtant, Claire Marin saisit la balle au bond et décompose alors les ressorts d'une catastrophe d'un genre oublié, la pandémie et ses répercussions. D'ailleurs, les propos d'Emmanuel Macron, autrefois candidat à la fonction de « maître des horloges », ne sont pas épargnés par la lucidité de la philosophe qui relativise fortement le concept de « guerre » avancé par le président

de la République. Elle nous rappelle surtout que « nous sommes face à un phénomène qui s'inscrit dans la loi du vivant, laquelle se manifeste à la fois au travers de processus de création et de processus de destruction ».

Lucide, Claire Marin l'est assurément. Elle évite pourtant l'écueil d'une bascule dans le cynisme. Et si elle critique cette tendance contemporaine à toujours rester positif, une attitude, « assez violente, parce qu'elle redouble la souffrance de celui qui est piégé dans la difficulté », il ressort cependant de ses paroles une forme d'optimisme : elle voit dans la rupture, et le confinement en est une, l'occasion de se reconstruire et de s'assumer. « L'intérêt de l'idée de rupture est dans l'énergie qu'elle peut engendrer », avance-t-elle.

Ces différents entretiens permettent d'assister à l'évolution de la pensée de la philosophe. Lors de l'échange initial, Claire Marin af-

firme ainsi que « nous faisons sans cesse l'expérience de la perte : la naissance, la maladie, le deuil, mais aussi la trahison, l'abandon, l'exil, la guerre, sont des ruptures qui rythment la vie des hommes ». Au fil de la lecture se dessine, exemple parmi d'autres, un parallèle entre une séparation amoureuse et la maladie. La souffrance en point commun ? Comme toujours, la philosophe pousse à la réflexion et nous renvoie aux problèmes d'identité inhérents aux deux cas.

Les chapitres particulièrement consacrés à la pandémie sont ceux qui touchent le plus. Tout ce qu'on a vécu s'éclaire alors d'une lumière intéressante. Un petit livre qui permet de prendre du recul sur une période qui n'en offre guère. 🍷

Paul-Joseph Bouladoux



Vivre autrement,
Le Monde/
Éd. de L'Aube,
88 p., 9,90 €